

LE RECIT, POINT DE DEPART D'UN QUESTIONNEMENT ETHIQUE

MYFTIU BESSA
HEP-Lausanne-Suisse
bessa.myftiu@hepl.ch

Résumé :

Passionnée par l'écriture, j'ai toujours encouragé mes étudiants à rédiger leurs expériences sous forme de récit, tentative ancestrale de l'homme de comprendre et d'appréhender le réel. Constitutif de notre identité propre et singulière, le récit se révèle également un instrument de formation professionnelle. Dans le cadre des séminaires d'intégration à la HEP de Lausanne, j'utilise l'écriture des récits comme un procédé de réflexion sur sa pratique professionnelle et comme point de départ d'un questionnement éthique. Mais l'écriture se révèle également un puissant moyen de construction de soi. Dans mon article je traite du rôle formateur de l'écriture et de l'importance du partage de l'expérience. Des témoignages d'étudiants appuient mes propos...

Mots clés :

écriture, lecture, formation, récit, transmission, expérience, identité, éthique, réflexion, accompagnement, pratique professionnelle, construction de soi.

Le récit, point de départ d'un questionnement éthique

J'ai toujours aimé écrire mais aussi faire écrire des récits de pratique, parce que je pense qu'il s'agit d'un genre accessible à tous et utile, spécialement aux professionnels des métiers de l'humain ou à ceux qui se destinent à le devenir. L'occasion m'est donnée d'animer des groupes d'écriture à l'université de Genève, à la Haute école de travail social, ainsi qu'à la Haute école pédagogique de Lausanne et à bien d'autres endroits ; un journaliste m'a baptisée dernièrement « accoucheuse de textes »¹, puisqu'il a considéré ma démarche comme socratique. Je ne sais pas si Socrate, le premier pédagogue de l'Occident, connu en tant qu'« accoucheur d'esprits », s'intéressait spécialement au récit, mais l'un de ses héritiers dans le domaine de la philosophie, Kant, écrit (1993, p. 52) : « L'homme peut s'instruire de trois manières : par la nature ou l'expérience, par les récits et par le raisonnement. » Fidèle à cette devise, j'ai pris le parti de tenter l'instruction par le récit, en tant que forme de transmission de l'expérience.

Introduction au récit

Depuis les débuts de l'humanité, le récit a souvent été utilisé pour communiquer des expériences simples sous la forme de l'oralité ; plus tard, des formes plus élaborées du récit sont nées, le roman, par exemple.

Nous passons notre vie à raconter des récits, c'est-à-dire : à tisser des liens aléatoires entre le présent, le passé et le futur ; nous faisons des suppositions et échafaudons des interprétations selon un ordre que l'on invente.

Le récit se rapporte à des péripéties qui arrivent à chacun de nous et qui sont constitutives de notre identité propre et singulière : des histoires très personnelles, souvenirs d'enfance, rencontres, amours, incidents de notre parcours, événements vécus, enfin toutes les joies et les peines qui parsèment notre existence.

Le terme récit est employé également au sens plus large, quand on parle de mythes, de légendes et de fictions, ainsi que des contes constitutifs des significations communes à une culture. Dans toutes les civilisations, on trouve une épopée, c'est-à-dire un ensemble de récits — d'abord oraux puis écrits — qui racontent les exploits d'un ou de plusieurs héros à travers des événements historiques. En Chine, ce sont *Les Trois Royaumes* qui relatent comment se forme l'unité nationale ; en Inde, c'est le *Ramayana* qui explique l'origine de la terre ; en Occident, c'est *Illiade* et *Odyssée*, des textes composés environ 800 ans av. J.C. Leur histoire se raconte toujours, et même aux enfants, à travers des dessins animés, des marionnettes, des livres d'images.

A travers ces récits fondamentaux se trouvent décrites et analysées toutes les nuances des passions humaines ; ce sont toutes nos normes, nos règles morales et les codes de la société qui sont transmis ainsi de génération en génération. Et c'est notre propre psyché qu'on redécouvre. Donc, le récit est un mode de connaissance de l'humain à part entière. Bien plus, il permet d'accéder à la condition humaine. L'être humain se distingue de l'animal en ceci qu'il se construit à partir de récit, d'histoires, de fictions. On n'a jamais trouvé aucun groupement humain, aussi primitif soit-il, sans religion, sans fiction, sans tabous, sans magie, sans histoire, sans recours à l'imaginaire, c'est-à-dire sans récit. Car l'homme a besoin de déduire le sens des événements qui arrivent autour de lui. Nous sommes incapables de constater simplement la vie sans chercher à interpréter, comprendre, et nous comprenons, essentiellement, par le biais des récits.

¹ <http://www.artlink.a.customer.sylon.net/workshops/Diversite/journal.pdf>

Ainsi, les récits sont nés d'une tentative ancestrale de l'homme de comprendre et d'appréhender le réel. Ils permettent de décrire les milieux sociaux, d'exposer des trajectoires individuelles, d'explorer les sentiments et de retracer l'expérience...

Le récit : instrument de formation professionnelle

Les expériences de vie sont formatrices, oui. Mais non pas sans un retour réflexif ! Justement le récit donne la possibilité d'effectuer ce retour, de transformer des épisodes de sa vie en connaissance. Il donne un sens à l'expérience, parce qu'il permet d'organiser cette expérience dans le dessein d'y apporter du sens.

Le récit est donc non seulement constitutif de notre identité propre et singulière, mais également du développement d'une identité professionnelle !

Pourquoi l'écriture des récits est-elle importante dans la formation des futurs enseignants ? Parce que notre métier reste étroitement lié à la question de l'éthique. Il va s'agir de notre action sur l'autre, ce qui nous poussera à nous interroger sans cesse. Les relations humaines ne peuvent être apprises. Il n'y a pas de mode d'emploi ! Et il y a mille manières de faire ! On ne peut jamais "mettre l'autre dans une case". En effet, dire et écrire sa pratique semble être la seule façon de comprendre et, à partir de cette prise de conscience, nous pouvons agir.

En tant que méthode de réflexion sur sa propre expérience professionnelle, le récit constitue également un moyen pour assumer les erreurs inévitables dans la pratique des métiers de l'humain. Il permet de prendre conscience de ce qui est arrivé et par ce biais, non seulement il offre des choix d'un lendemain différent, mais rend possible de relativiser, de prendre de la distance avec l'événement, de comprendre sa propre complexité, de mieux s'accepter dans son imperfection.

Dans un récit, il s'agit de partir de soi-même. De dire ce qui est fardeau, difficulté, souffrance, espérance et joie. « L'écriture des pratiques intervient lorsqu'il s'agit de penser le travail dans l'après-coup, pour aider le travailleur dans la conduite de ses gestes, dans l'élaboration de son expérience. » (Cifali, André, 2007, p. 138) C'est une démarche qui croit à l'importance de l'acte de raconter chaque histoire personnelle pour découvrir, à partir de cette histoire, la complexité des phénomènes psychologiques, sociaux, économiques culturels et religieux. A partir de son histoire personnelle, on arrive à se situer dans l'histoire de son temps et de sa culture. « Le récit des pratiques tient une place centrale dans les démarches cliniques du formateur et du chercheur et de la manière dont s'articulent ces deux postures. » (Donnadieu, B., 2004, p. 13)

Comment écrire un récit ?

Ecrire est un acte aussi simple que compliqué qui suppose tout d'abord un choix ; l'auteur est forcé de se concentrer sur le principal. En plus, traduire en paroles ce qui s'est passé sous silence, en couleurs, au fond du cœur et dans le « non-dit » est un travail intellectuel bien difficile. Chacun doit tâtonner, s'essayer pour trouver son style, son rythme, sans se laisser impressionner par d'autres écrits, en surmontant en même temps l'angoisse de la page blanche et la crainte du « déjà-dit ».

« Par où commencer ? » me demandent souvent mes étudiants des séminaires d'intégration que j'accompagne durant leur écriture des récits. Je leur réponds par une phrase d'Aristote (1992) : « De n'importe où on peut se lancer vers le ciel. » Il suffit qu'ils se rappellent un événement qui s'est passé et qui mérite d'être raconté. Ils imaginent alors qu'il faut écrire des histoires extraordinaires. Et du coup, j'ajoute : « Il n'y a pas d'événement banal, c'est le regard qui peut se révéler banal. » Ensuite, je leur raconte l'histoire de Akaki Akakievitch, le héros du récit de Nicolas Gogol, *Le manteau* (2003, p. 98), duquel, selon les dires de Dostoïevski, est née toute la littérature russe. Quel est l'événement principal dans la vie de ce héros ? Le fait qu'il décide de se faire confectionner un manteau. Et le lecteur suit avec angoisse durant trente pages tous les détails de ce procédé. De quelle couleur sera le fils à coudre ? Et les boutons ? Combien de roubles aura économisés Akaki Akakievitch durant la

semaine, afin de se permettre un col en fourrure ? Les étudiants apprécient cet envol dans le domaine de la grande littérature, et pourtant dans leurs yeux luit une sorte d'inquiétude. A mon tour de les rassurer : « Evidemment, je ne vous demande pas d'être Gogol, mais ce texte nous permet de comprendre que tout événement peut devenir un récit. » Et pour aller au cœur de la démarche, je lis des récits écrits par des professionnels, en faisant remarquer que chacun est composé de trois parties : cadre, événement et solution. Le cadre peut être complexe ; l'événement peut contenir plusieurs actions ; l'absence de solution constitue également une fin pour le récit.

Ensuite, avec le doute dans l'esprit et l'inspiration dans l'âme, les étudiants tournent le regard à l'intérieur d'eux-mêmes et fouillent dans leur mémoire...

La question éthique

C'est à partir des événements vécus en stage que les étudiants tissent leurs récits. Il y a souvent, dans leur texte, une décision à prendre en tant qu'enseignant ou stagiaire. Et c'est pourquoi la question éthique se profile dès la première interrogation : que dois-je faire ? Cette première question liée à la décision à prendre est suivie de beaucoup d'autres qui se rapportent toutes à l'éthique professionnelle : dans quelle mesure mon expérience professionnelle et mon expérience de vie influencent-elles ma décision ? Comment assumer la responsabilité de mes actes et mon humaine condition faite de solitude et d'incertitude ? Me suis-je appuyé sur les valeurs de références des enseignants² pour trouver une solution ? Combien d'alternatives ai-je dans cette situation ? Mon choix, permet-il de se construire en humanité ? Est-ce que je sors grandi-e par cette expérience ? Dans quelle mesure et pour quelles raisons ?

Mais le questionnement ne s'arrête pas à la fin du récit. Car d'autres questions d'ordre éthique surgissent, en lien avec la perspective : comment réagirai-je une prochaine fois si la même situation se présente ? Que pourrais-je améliorer dans mon comportement ? A quoi ferais-je attention dans le futur ?³

Tous les étudiants qui se plongent à l'écriture d'un récit sont confrontés à ces questions. Et une fois leur texte terminé, le travail de la construction de soi devient plus visible : « *Méditer et poser les choses m'a beaucoup aidé à comprendre en partie certains aspects de mon rapport à cet événement, aux autres et à moi-même. À travers ce petit récit, j'ai essayé de transmettre mon évolution au cours de cette expérience qui s'est révélée plus riche que ce à quoi je m'attendais* », relève un étudiant (HETS, 2014).

Pour d'autres, le récit est une occasion de mettre de l'ordre dans ce qui s'est passé, d'organiser leurs propres idées : « *La rédaction m'a également permis de grouper et structurer mes idées, puis d'en faire un texte clair et compréhensible. J'ai pu constater que le récit peut être un outil nécessaire pour avoir une certaine distance afin de mieux analyser la situation et surtout d'être moins touchée par l'événement.* » (Etudiante en HETS, 2014)

Et surtout, le récit permet d'entrevoir d'autres possibilités dans l'action : « *Je pense qu'aujourd'hui en prenant du recul, j'aurais fait attention et me serais comporté autrement, avec peut-être un peu moins de sentiment. Cela m'a obligé donc de regarder la situation d'un autre œil et plus globalement.* » (Etudiant, HETS, 2014)

Le fait d'écrire et de réfléchir autour d'un incident a un effet de transformation, et également un effet d'apaisement, salvateur. Méditer et poser les phrases, aide beaucoup à comprendre en partie certains aspects de son rapport à l'événement, aux autres et à soi-même : « *Je suis capable d'aborder le passé comme un sommet conquis, où le risque est loin derrière moi. J'ai apprécié écrire, me forcer à*

² Référentiel de compétences professionnelles, HEP Vaud.

³ Interrogations inspirées par mon questionnement personnel et par les conférences d'Eric Walther sur l'Éthique (BP33-43INT Modules d'intégration de 2^{ème} année), HEP Lausanne, 2014-2015.

donner du sens à mes ressentis, à les poser sur le papier et à les trouver justes. » (Etudiante, HETS, 2014)

Sans doute, l'écriture permet de valoriser les expériences professionnelles et personnelles. Elle permet également de s'arrêter un temps pour réfléchir, afin de mieux préparer l'avenir, de prendre du recul, de donner du sens à ses ressentis, de les poser sur le papier, de trouver la distance avec l'événement, d'aller plus loin dans la réflexion.

Et enfin, l'écriture délivre de beaucoup de rancœurs : *« Lorsque nous écrivons, l'exposition aux autres est certaine et il est difficile de déterminer ce que nous avons envie et le courage de dévoiler. Cependant, ce récit m'a délivré de beaucoup de rancœurs et m'a été très bénéfique. Il m'a permis de déposer par écrit de nombreux ressentis enfouis et de structurer, d'organiser des souvenirs avec lesquels j'avais peu de distance. »* (Etudiant, HETS, 2014)

J'ai fait le choix d'intégrer dans mon enseignement l'écriture des récits, en soulignant qu'écrire c'est réécrire. *« Car écrire comporte aussi une dimension de distanciation, soulignent Cifali et André (2007, p.121) L'auteur peut aller au bout de son geste dans la mesure où il est apte à un certain travail, notamment de relectures et de réécritures successives... »* Personne n'est parfait au premier jet. Il suffit de regarder les cahiers de Flaubert et d'autres écrivains célèbres qui grouillent de corrections. C'est pourquoi, tout d'abord, je conseille aux étudiants d'écrire ce qui vient, comme cela vient. Ensuite, arrive le moment de la relecture : on corrige, on change, on améliore... Je peux suggérer qu'on n'améliore pas son écriture sans avoir le goût de la lecture. Cela interroge la place de la lecture dans la formation, chez des étudiants qui ont construit parfois un rejet de l'acte de lire. Je pense que le rôle de la littérature n'est pas assez reconnu dans nos institutions – valoriser la littérature revient à aider l'écriture. C'est indispensable pour les formateurs de futurs enseignants. J'essaie d'éveiller le désir de lire à travers des lectures à haute voix. Et même si je n'ai pas le temps et la possibilité pour me permettre de réciter des fragments littéraires, je fais recours autant que je peux aux récits d'expérience rédigés par des professionnels. Quatre volumes du livre *Ethique et écriture* (2008, 2009, 2010, 2011), dont je suis la directrice de collection, me viennent à l'aide. Ils contiennent tous des bouts de vie, une réalité vécue ou subie et un point de départ à un questionnement éthique.

Partir du récit d'un professionnel pour ouvrir la réflexion

Un autre livre, basé sur les récits des professionnels, me sert de référence : *Dialogues et récits d'éducation sur la différence*. Il a été rédigé en collaboration avec Mireille Cifali, une pionnière dans le domaine de l'écriture des pratiques. J'en ai tiré l'un des récits les plus marquant de l'ouvrage :

"Une décision douloureuse" (Cifali et Myftiu, 2004)

J'arrivai un vendredi matin dans une école de campagne pour prendre en charge une classe de sixième primaire. Etant en avance, je fus immédiatement surprise par la disposition des pupitres à l'intérieur de cette classe. En effet, seize pupitres étaient regroupés, alors que quatre autres, complètement isolés, se trouvaient au-devant de la classe. Tout de suite après cette observation, je fis l'hypothèse que l'enseignante avait voulu séparer ces quatre élèves du groupe de la classe, car ils étaient en difficultés scolaires et qu'il était peut être préférable pour eux d'avoir plus de calme. Mais mon hypothèse fut vite contredite, dès que les premiers élèves arrivèrent en classe. Ce qu'ils me dirent en entrant, avant même un bonjour, fut, en me désignant les pupitres à part:

« Madame, ne vous inquiétez pas, ce sont des Kosovars, ils ne restent pas longtemps et la maîtresse dit qu'ils ne doivent pas perturber notre ambiance de classe. »

Très étonnée de leurs propos et déçue déjà de l'atmosphère régnant dans cette classe, j'ai commencé tout de même la matinée normalement en ne prenant pas véritablement en compte ce qu'ils m'avaient dit. Effectivement, durant cette journée, j'ai été amenée à jongler entre deux programmes très différents, l'un très varié, l'autre composé de fiches de français sans même une correction prévue ou un prolongement d'activité. Le programme préparé pour ces quatre élèves avait,

pour principal objectif, de les occuper et n'avait pas été pensé en termes d'apprentissage. Tout se déroula relativement bien jusqu'à ce que nous soyons prêts à aller à la gymnastique. J'avais dû prendre trois clés, une pour la salle et les deux autres pour les vestiaires, une pour les filles et l'autre pour les garçons. Mais dès l'instant où j'ouvris les deux vestiaires, une panique générale se déclencha:

« Tu n'as pas le droit de faire cela. »

« On les veut pas dans le même vestiaire que nous. »

« Les Kosovars ne se changent jamais avec nous. »

« La maîtresse a dit qu'ils provoquent toujours des disputes. »

« En plus, ils ne sentent pas bon et puis ils ne parlent pas le français. »

« On s'en fout d'eux, ils vont très bientôt s'en aller et tant mieux. »

Les quatre enfants kosovars avaient fini par s'asseoir, la tête dans les mains ; devant ce rejet si fort de la part de leurs soi-disant camarades, leurs yeux étaient pleins de larmes. L'un d'eux se leva et me dit:

« De toute manière, on fera pas la gym et on va s'en aller, on ne sait pas ce qu'on a fait, ils ne nous aiment pas. »

Prise de panique devant tant de colère, de peur et je dirais même de haine, j'ouvris malgré moi, trois vestiaires, déçue, écoeurée à la fois de leur attitude raciste et également de la mienne. Alors le calme revint. (Cifali et Myftiu, 2004, p. 117).

Suite à la lecture de ce récit, une discussion s'est déclenchée en classe sur le racisme et les valeurs éthiques telles que le courage, l'authenticité, la justice, la bienveillance, le respect, l'empathie. Quand les étudiants rencontrent une expérience vraie, unique et transmise sous une forme littéraire, ils montrent un grand intérêt. Personne ne reste indifférent. A travers le processus de l'identification qui se déclenche chaque fois qu'un texte touche aux sentiments, les étudiants participent à l'incident décrit par l'auteur : *« Je pense que c'est par ma propre expérience que j'ai été touchée par ce récit. En effet, il y a des moments où j'ai eu l'impression de lire mon histoire. »* (Entretien avec une étudiante à la HEP, d'origine kosovare). C'est toujours à partir de son histoire propre que l'être humain comprend autrui. Voilà la raison pour laquelle Paul Ricoeur affirme dans son essai (1986, p. 159) : *« Comprendre un texte, c'est en même temps élucider notre propre situation. »* Le récit nous donne la possibilité de revisiter notre propre expérience à travers l'expérience d'un autre ! Conscients de ses dimensions multiples, nous discutons du ressenti durant la lecture, de la réflexion qu'elle éveille et de la position éthique de chacun par rapport à l'événement raconté. Ce savoir où l'émotion est toujours présente et accompagne la réflexion se révèle en même temps très personnel, tout en étant collectif. Le récit nous engage intellectuellement ainsi qu'émotionnellement, c'est pourquoi la réflexion que l'on en tire ne sera jamais superficielle.

Conscient de l'importance du récit dans le domaine de l'enseignement, Raphaël Pasquini souligne (2013, p. 58) : *« Il y a toujours, dans un récit de pratique, matière à développer des compétences professionnelles, que ce soit au niveau didactique, pédagogique ou plus largement, éducatif. Tout enseignant peut apprendre d'un récit, qu'il soit en formation, fraîchement diplômé ou expérimenté. »*

D'abord accueillie avec une certaine hésitation, l'écriture des récits est devenue petit à petit un procédé habituel de mes séminaires d'intégration. Les étudiants sont encouragés à écrire librement leur expérience, leurs pensées et leurs questions ; pour plusieurs d'entre eux, cela a constitué même une réconciliation avec l'écriture – ce qui est très important dans le contexte de leur futur métier : un enseignant est sensé apprendre à lire et écrire aux élèves, c'est pourquoi travailler ses propres blocages se révèle nécessaire.

Lecture et chemin parcouru

Après l'écriture du récit, un autre pas reste à franchir : la lecture à voix haute. Ici, les résistances sont plus marquées, et le partage reste optionnel. Il faut souligner que la lecture des récits s'avère très importante pour ceux qui l'écoutent. « Un récit provoque souvent de l'émotion, jusqu'aux larmes qu'on peut à peine retenir. Il parle aux sentiments, à l'affect. (...) Il met en mouvement l'intériorité, et selon l'histoire singulière de chacun, on est bouleversé. » (Cifali, 2004, p.95) Partager son expérience constitue non seulement un acte de courage civique, mais également un don de soi et une ouverture aux autres. Et la récompense est immédiate : après la lecture, l'auteur du texte comprend qu'il n'est pas seul dans sa difficulté. En effet, de sa faiblesse il a fait une force en transformant son questionnement en un sujet de discussion éthique. Plusieurs solutions auxquelles il n'avait pas pensé sont proposées ; elles vont éclairer son cheminement futur.

Les étudiants admettent qu'ils peuvent revisiter leur propre expérience à travers la voix d'un autre, participer à une aventure pouvant survenir demain ou être préparés à déjouer des pièges imprévus. C'est ainsi que leur propre horizon s'élargit et que le dialogue entre futurs collègues devient possible. La discussion n'est jamais formelle quand il s'agit de faits réels relatés avec sincérité à travers une écriture individuelle dans laquelle l'émotion n'est pas absente. Les étudiants sont transportés par l'expérience de l'autre, touchés par le partage, stimulés dans leur réflexion et ouverts à d'autres modes de pensées. Je suis vraiment heureuse de les accompagner dans ce processus. Afin de me rendre compte du chemin parcouru, à la fin du séminaire de deuxième année, j'ai recueilli leurs propos de façon anonyme – et c'est avec beaucoup de joie que je les ai découverts :

« Ce séminaire a été très bénéfique et intéressant pour moi, car il m'a donné la possibilité de réfléchir sur ma formation, sur mon stage, les cours à la HEP. Je n'ai pas beaucoup l'habitude d'écrire et j'apprécie d'avoir des moments pour m'entraîner à cela. »

« Je pense que travailler l'écriture est important ; elle n'est peut-être pas assez travaillée dans nos divers modules. Du coup, j'ai l'impression qu'ici nous avons été avantagés. J'ai été plus motivé et impliqué d'écrire. J'ai aussi aimé lire mes textes devant les autres et avoir un retour de la classe. »

« J'ai bien aimé les moments d'écriture et les récits que vous avez lus. J'aime aussi le fait qu'on soit assez libre pour écrire nos textes ; c'est bien qu'on puisse discuter et partager ces choses... »

« J'ai beaucoup aimé ce séminaire. J'aime que chacun amène une partie de lui aux autres. Je trouve que ce séminaire m'a ouvert l'horizon sur les autres et leur façon de penser. Ça m'a aussi apporté un autre regard sur ma propre façon de penser. »

« Ce séminaire m'a permis de réfléchir sur moi et mes futures pratiques d'enseignement. »

Ces mots d'étudiants me rassurent dans ma conviction quant au rôle formateur de l'écriture. J'y crois d'autant plus qu'il s'agit de textes dans lesquels l'émotion n'est pas absente, mais au contraire, fait partie de la réflexion ; le questionnement éthique y trouve son origine. L'écriture devient ainsi un moyen de sa propre évolution, une brique de la construction de soi. Pouvoir accompagner de futurs enseignants dans ce chemin, quel défi !

Références bibliographiques

- Aristote (1992). *Éthique à Nicomaque*. Paris : Librairie Générale Française.
- Cifali, M. (2004). D'une histoire à l'autre, *Questions Vives*, 2 (4), pp. 91-100.
- Cifali, M. et André, A. (2007). *Ecrire l'expérience*. Paris : PUF.
- Cifali, M., et Myftiu, B. (2004). *Dialogues et récits d'éducation sur la différence*. Nice : Les Paradigmes.
- Donnadieu, B. (2004). Quelle est la fonction de la narration dans le processus des formation des adultes ? *Questions Vives*, 2 (4), pp. 11-13.
- Gogol, N. (2003). *Nouvelles de Petersburg*. Paris : Gallimard.
- HEP Vaud (2004). *Référentiel de compétences professionnelles. Formation des enseignants*. Lausanne : Haute École Pédagogique du Canton de Vaud.
- Kant, E. (1993). *Anthropologie*. Paris : Flammarion.
- Myftiu, B. (2008, 2009, 2010, 2011). *Ethique et écriture*, tome 1, tome 2, tome 3, tome 4. Nice : Les éditions Ovadia.
- Pasquini, R. (2013). *Quand les récits de pratique enseignante parlent d'apprentissage*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Ricoeur, P. (1996). *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*. Paris : Seuil.